MANUEL SORIANO

# La perfection du revers

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

ACTES SUD

“Lettres latino-américaines”

Titre original :
*¿ Qué se sabe de Patricia Lukastic ?*
Éditeur original :
Arte Gráfico Editorial Argentino, Buenos Aires
© Manuel Soriano, 2015

Photographie de couverture : © Andrea Koporova

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10810-6

MANUEL SORIANO

# La perfection du revers

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Delphine Valentin

*ACTES SUD*

*À mon grand-père, Alberto Marcolini, le Chauve, journaliste et professeur de tennis jusqu'à ses quatre-vingt-dix-huit ans.*

*J'ai souvent pensé alors que si l'on m'avait fait vivre dans un tronc d'arbre sec, sans autre occupation que de regarder la fleur du ciel au-dessus de ma tête, je m'y serais peu à peu habitué.*

Albert Camus,
*L'Étranger*.

# 1

Patricia Lukastic a été la grande promesse du tennis argentin des années 1990. / Sa biographie n'apparaît pas sur Wikipédia, qui livre pourtant des informations sur plusieurs de ses camarades de la même génération, des noms oubliés comme Laura Montalvo, Cristina Tessi ou Federica Haumüller. / Elle est née à Santa Rosa, La Pampa, le 22 mai 1974. / Son père, Elián Lukastic, d'origine polonaise, l'a entraînée durant sa carrière amateur et professionnelle. / À quinze ans, elle a remporté l'Orange Bowl, éliminant en finale l'Américaine Luanne Spadea 7-5, 6-2. / Deux ans plus tard, elle a fait la couverture du magazine *World Tennis* à côté de la Bulgare Magdalena Maleeva et de l'Américaine Chanda Rubin, pour un article intitulé "L'avenir est entre leurs mains" ; elles sourient toutes les trois sur la photo, chacune a une raquette dans une main et, de l'autre, tient en l'air une sphère géante représentant à la fois une balle de tennis et un globe terrestre. / En 1993, elle a été douzième meilleure joueuse mondiale au classement WTA ; elle mesure alors 1,73 mètre, pèse 55 kilos et tout le monde la connaît sous le nom de Luka. / En mai de cette même année, elle a souffert d'une lésion

sévère des vertèbres lombaires. / Elle a gagné trois tournois professionnels, accumulant un gain total de 1 828 624 dollars au long de sa carrière. / L'écrivain américain David Foster Wallace (1962-2008) lui a consacré quelques mots dans sa chronique de l'Open du Canada pour la revue *Esquire* : "Luka est sur un court annexe en train de s'entraîner au revers décroisé en fond de court, chaque balle à plat et tendue comme du fil à plomb atterrit pile dans l'angle, à quelques centimètres de la ligne. Elle frappe son revers à une main, comme le faisait Ivan Lendl, et la voir s'entraîner c'est comme voir un immense artiste brosser une esquisse d'un geste fortuit. C'est beau, tout simplement : un hybride délicieux entre l'ange et l'animal que nous, spectateurs moyens et pas beaux, n'arrivons presque jamais à voir en nous-mêmes." / En 1996, elle arrive en finale de l'Open d'Australie. / Cette même année, sa blessure aux vertèbres lombaires s'aggrave, elle ne s'en remettra jamais. / Elle était gauchère. / Elle s'est retirée du tennis professionnel à vingt et un ans.

Voilà le résultat de mes recherches, ce que j'ai pu trouver en une heure passée à pianoter en cachette sur le clavier de mon ordinateur de bureau. Mais il y a plus, il y a forcément beaucoup plus que ça. Je vois que le magazine français *Deuce* propose un article daté de février 1996, intitulé "Luka : *À la recherche du revers perdu**". Pas besoin d'être un génie pour comprendre le terme "revers" mais je demande quand même confirmation à un site de

* En français dans le texte original. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

traduction en ligne. Le reste, je peux le déduire de l'œuvre de Proust, sachant que les journalistes sportifs – en France aussi, semble-t-il – adorent ce genre de jeux de mots quand il s'agit de bien tourner un titre. L'article semble intéressant mais chez *Deuce* on me demande de m'abonner au magazine pour accéder à l'article complet ; il faut remplir un formulaire en ligne et payer 14,99 euros pour trois mois ou 24,99 euros pour six mois.

Je lance maintenant la recherche dans la catégorie images : l'univers du début des années 1990 – les tenues, les attitudes, les coiffures, les publicités, les couleurs, la typographie des magazines – me paraît incroyablement lointain. Sur une photo, Luka tient un fragile trophée au-dessus de sa tête : cheveux jaune paille aux racines sombres, frange effilée qui tombe au milieu du front, impossible de distinguer comment finit la coupe derrière mais je soupçonne une ligne horizontale abrupte et parfaite, un peu en dessous des épaules. À côté d'elle, un homme d'une soixantaine d'années portant un pantalon gris, une cravate à rayures et un blouson de sport bleu avec un écusson plus clair au niveau de la poche. L'homme sourit et regarde Luka. S'il n'est pas en train d'applaudir, il arbore néanmoins une expression de reconnaissance absolue. Je pense un instant qu'il peut s'agir du père, mais il n'a pas l'air polonais et ne ressemble pas à Luka. À dire vrai, il a la dégaine qu'on peut attendre de l'organisateur d'un modeste tournoi de tennis de cette époque. Il vient probablement de lui remettre le trophée et ressent cette satisfaction profonde de la tâche accomplie. Luka, à l'inverse, ne sourit pas, ne dévoile pas ses dents. Elle a la poitrine plate et

une jupette blanche aux motifs bleus qui lui donne l'air d'un moussaillon, version féminine. La photo n'est pas datée, mais Luka a treize ans tout au plus.

Ma chef frappe deux petits coups sur le panneau en bois qui délimite mon box et interrompt mes recherches. J'ouvre une autre fenêtre que j'avais préparée : l'image de Luka, de l'homme et du trophée qui passe de main en main se retrouve cachée par un tableur Excel de sept colonnes. Ma chef me rappelle une réunion prévue pour vendredi, c'est-à-dire demain, dans l'après-midi, avec l'équipe de vente au complet, puis elle fait un signe d'approbation réunissant clin d'œil et claquement de langue. Je lui dis que, oui, elle peut compter sur moi pour la réunion, mais en réalité je ne sais toujours pas ce que je vais faire. Je n'ai pas tout à fait assimilé ma conversation téléphonique avec Luka, et encore moins sa proposition. Une part de moi continue à croire qu'on m'a fait une blague quand, à peine deux heures plus tôt, mon portable a sonné et qu'une femme m'a dit qu'elle était Patricia Lukastic, qu'elle vivait en Uruguay comme moi, et que quelqu'un lui avait suggéré mon nom pour écrire une histoire qu'elle souhaitait raconter. Et cette femme, qui doit avoir une quarantaine d'années, serait la continuation de la préadolescente qui, en absence de ma chef, réapparaît sur l'écran de mon ordinateur, tenant un trophée sur sa tête. "Une histoire que je souhaite raconter", c'est la seule information qu'elle m'a donnée, et cette retenue joue comme un appât à mes oreilles. Pourquoi la raconter aujourd'hui, vingt ans après s'être retirée ? Pourquoi m'a-t-elle appelé, moi ? Aurait-elle lu l'un de mes livres, ou du moins certains textes qu'on peut trouver en ligne ?

Il y a quelques vidéos sur YouTube : extraits de parties, remises de prix, une interview où elle ne dit presque rien, et un ralenti de son revers à une main répété en boucle. Cette dernière vidéo est intitulée *Luka : Best Backhand Ever* et a été téléchargée par un utilisateur nommé Cheevaling. Impossible de savoir lors de quel tournoi, ni contre qui elle joue ; c'est un plan rapproché et la caméra reste focalisée sur la main gauche et le revers. Au fond, on aperçoit une bâche verte avec une publicité pour les cigarettes Pall Mall et un juge de ligne assis, mains posées sur les genoux. Luka a environ dix-huit ans, ses seins sont encore très plats, mais le reste du corps s'est développé ; elle est fine et musclée, elle donne l'impression de pouvoir dominer physiquement n'importe quelle femme, voire un homme de petit gabarit. La vidéo a été visionnée 10 615 fois et fait l'objet de 38 commentaires, la plupart d'ordre sexuel, propositions et désirs, ce qui semble difficile à croire sauf à considérer les dégénérés que sont en général les adeptes des forums sur Internet. Un des commentaires, formulé par un certain Eric Oliva, qui d'après sa photo de profil semble être un professeur de tennis d'Amérique centrale, décrit ainsi le revers : "Le regard sur la balle, de la préparation jusqu'à la fin du geste, la frappe au niveau de la taille, un peu en avant, passant le poids de la jambe arrière sur la jambe avant au moment de l'impact. Le revers parfait." Un autre commentaire dit : "Très étonnant, une gauchère avec un aussi bon revers, mais, finalement, tout était étonnant chez cette fille." Il n'est fait aucune référence à la perte du revers, si ce n'est dans un autre commentaire, d'un Argentin cette fois : "Un régal, ce revers. Dommage, le mental."

Je n'arrive pas à m'enflammer autant que ces gens, mais il est vrai qu'il y a quelque chose d'objectivement beau dans ce coup. Une manière efficace d'incarner des concepts aussi abstraits et galvaudés que l'élégance et la grâce, comme dit Foster Wallace dans sa chronique du magazine *Esquire*. Et cela, n'importe qui serait capable de le remarquer, je suppose, même sans rien connaître au tennis. J'appelle Sonia, de la compta, sur sa ligne interne et lui demande de venir une minute. Je lui montre la vidéo. Elle me regarde sans comprendre, puis pose ses lunettes de lecture sur son nez et me demande de la repasser.

— On dirait une danseuse de ballet, dit-elle.

Je la remercie de son attention et lui souris, tandis qu'une légère inquiétude monte en moi : la comparaison de Sonia est exactement celle qui m'est venue à l'esprit quand j'ai vu la vidéo, ce qui m'oblige à me questionner sur ce que je pourrais apporter à une biographie de joueuse de tennis – puisque j'imagine que c'est ce que souhaite Luka, donner un peu de cohérence à ses souvenirs sportifs. D'un autre côté, il y a la question de l'argent, qui tomberait plutôt bien avec ma femme de nouveau enceinte. Je n'ai aucune idée de combien peut rapporter ce genre de travail. J'ai un ami auteur, à Buenos Aires, qui a aidé une femme à rédiger ses Mémoires, une vieille dame de haute lignée qui, quand elle a eu un pied dans la tombe, a décidé de laisser un témoignage écrit à ses descendants. Si j'ai oublié le montant, je me rappelle qu'il m'avait confié avoir touché largement plus qu'avec les droits d'auteur de ses propres livres. Je le trouve, comme toujours, disponible sur la messagerie Facebook :

— Cinq mille.

— Dollars ?

— Dollars. Mais c'était il y a cinq ans.

— Et aujourd'hui, tu dirais qu'on peut demander combien ?

— Ça dépend. Elle a de l'argent ?

— Je suppose que oui.

— Elle a déjà un bout de texte ou il faut partir de zéro ?

— Aucune idée.

— C'est qui ton candidat ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Une star locale ?

— Il n'y a pas de star, ici.

Je l'embrasse et coupe la communication avant qu'il ne me pose d'autres questions. Beltrán est un ami, mais quand il s'agit de projets, il vaut mieux se méfier des écrivains. De toute façon, la conversation a été productive. Je crois que Luka n'a rien d'un écrivain ; si je me fie à mes préjugés, qui s'avèrent souvent pertinents, je dirais qu'elle est à peine capable de parler, de verbaliser un énoncé de plus de cinq mots. Difficile d'évaluer sa fortune. Comme je crois l'avoir signalé, la page de la Women's Tennis Association la concernant indique un gain total de 1 828 624 dollars. Cette coutume des Yankees de tout considérer – films, livres, sportifs – à l'aune des recettes peut paraître étrange, mais c'est naturel pour eux, une simple donnée supplémentaire qui, dans le cas présent, apparaît juste après le poids et la taille. L'enquête, bien qu'un peu frustrante, se révèle un agréable passe-temps pour un employé de bureau : Lindsay Davenport a cumulé 22 144 735 dollars, Conchita Martínez 11 527 977, la Japonaise Kimiko Date 3 444 928,

l'Uruguayen Pablo Cuevas 2 546 251. Juan Ignacio Chela a gagné 6 572 494 dollars, 677 512 de plus que Guillermo Vilas, ce qui prouve à quel point le business du tennis s'est incroyablement développé au cours des dernières décennies. Qui plus est, ces chiffres se limitent aux montants des récompenses, et on sait bien qu'un joueur de tennis de haut niveau, comme l'était Luka, peut aller jusqu'à quadrupler cette somme grâce aux sponsors, aux exhibitions et autres activités annexes. Il ne serait pas insensé d'estimer que Luka a gagné autour de six millions de dollars. Même en retranchant la part des impôts et de son staff, il reste un sacré paquet de fric. Cela explique peut-être pourquoi elle vit en Uruguay, une sorte d'évasion fiscale, ce genre de manœuvre dont parle souvent la presse et dont je n'ai jamais bien compris le fonctionnement. D'un autre côté, ses dernières rentrées financières semblent dater de l'année de son retrait du monde du tennis. À moins qu'elle n'ait fait un placement intelligent, je ne vois pas comment elle aurait pu gagner de l'argent au cours des dernières dix-huit années ; il n'y a eu aucune apparition à la télévision, ni reportages, ni publicités, ni lignes de parfum ou de lingerie. Peut-être veut-elle se faire un peu de sous avec ces Mémoires, revenir dans l'arène publique à travers mon livre. Dix mille dollars me semblent une juste rémunération pour mon travail. Je vais consulter mon épouse, mais d'un coup je trouve cette jolie somme tout à fait appropriée.

J'essaie à présent d'endormir la petite. Elle me demande de lui faire un bisou entre chaque barreau de son lit, et quand j'ai fini, elle pose la tête sur

l'oreiller et me donne l'ordre d'éteindre la lumière. Nous restons tous les deux dans le noir, elle couchée et moi assis sur une chaise, les coudes sur les genoux et les mains sur le front, fredonnant une chanson. Amortis par les portes et les cloisons, je perçois le bruit de la télévision venant de l'autre chambre et, de temps à autre, les mouvements de ma femme sur le matelas. Je peux l'imaginer, plus ou moins assise contre la tête de lit, les mains sur son ventre de sept mois (une autre fille), fredonnant une chanson semblable à la mienne mais d'une voix plus juste. J'ai dû lui montrer des photos de Luka pour qu'elle voie de qui je parlais. Elle s'en souvenait, vaguement ; elle est uruguayenne, un peu plus jeune que moi, et l'univers du tennis lui est complètement étranger. Quoi qu'il en soit, elle est tout à fait enthousiasmée par la proposition, surtout avec la perspective des dix mille dollars, même si cela implique que je disparaisse quelques jours. La petite semble s'être endormie, mieux vaut quand même prolonger un peu la chanson. Insister encore un moment malgré les premiers signes de victoire. J'accompagne ma chanson en tapant des pieds sur le parquet, en rythme ; il ne s'agit pas d'une fioriture musicale mais d'une stratégie, un artifice afin qu'elle ne soit pas étonnée par mes pas quand je me lèverai enfin de la chaise pour aller me coucher à côté de ma femme et de son ventre de sept mois. Parmi toutes les informations que j'ai intégrées aujourd'hui, un fait amusant a attiré mon attention : Roger Federer a été le premier tennisman de l'ère professionnelle à pouvoir être à la fois père et numéro un mondial. Chez les femmes, seule la Belge Kim Clijsters y est parvenue. Cela

dit, je ne vois là rien de très grave, c'est un simple ajournement : une joueuse peut combler sa soif de gloire et d'argent jusqu'à la trentaine, puis prendre sa retraite et, si elle le souhaite, se consacrer pleinement à la procréation. Luka est-elle devenue mère ? Je n'ai rien trouvé là-dessus lors de mon enquête, à dire vrai je n'ai quasiment rien trouvé qui évoque sa vie après sa carrière tennistique. Pas même un de ces articles du genre "Qu'est devenu…". Luka s'est retirée du tennis à vingt et un ans, elle a pu avoir tout un tas d'enfants, mais quelque chose me dit que tel n'est pas le cas. Je me lève sans cesser de taper des pieds. Maintenant, c'est sûr, elle dort pour de bon. Je reste quelques secondes à la regarder, et ça me donne envie de fumer une cigarette. Je remonte la couverture sur ses épaules et lui caresse le front. Tandis que je m'éloigne, mes pas tentent de garder le rythme de la chanson.

Tout est réglé. Luka vit dans une propriété à la campagne, près de Castillos, à deux cent cinquante kilomètres de Montevideo. Je suis en voiture, sur la route 9, sans signal radio, avec encore une heure de trajet devant moi. L'idée est que je reste jusqu'à dimanche, que j'écrive un peu là-bas. Elle ne m'a pas dit grand-chose de plus. Ce n'est pas simple de parler avec elle au téléphone, sa voix me parvient étouffée et lointaine, et elle semble toujours sur le point de raccrocher. De même que dans le peu d'interviews que j'ai pu dénicher. On dirait qu'elle n'est pas douée pour communiquer, ce qui peut représenter un obstacle majeur à mon travail. Mais j'ai confiance : j'ai emporté mon ordinateur, mon carnet de notes et trois paquets de cigarettes.

Je baisse la vitre et en grille une. Le froid de mai se fait sentir. Elle n'a pas voulu me dire qui lui avait suggéré mon nom pour ce projet. Nous avons un ami commun, m'a-t-elle dit. J'imagine de qui il peut s'agir, un journaliste spécialisé dans le tennis, ami de mes parents, mais j'ai préféré ne pas insister avec mes questions. Je n'ai pas eu non plus le courage de lui demander si elle avait lu un de mes textes. De toute façon, ça y est, je suis en route, me dis-je, et je jette la cigarette par la vitre. Je dois me montrer charmant, lui faire sentir qu'elle peut s'ouvrir à moi et me parler de n'importe quoi.

Les dix mille dollars n'ont pas posé le moindre problème. J'étais ravi, bien sûr, mais l'approbation sèche, sans discussion, m'a fait soupçonner que j'aurais pu en tirer davantage. Même s'il est tout aussi certain que j'aurais accepté pour bien moins que ça. Ce ping-pong mental et la conscience de ma propre bassesse m'ont rappelé une scène de *Pretty Woman* où Julia Roberts (si belle au milieu de la mousse, dans la baignoire, avec son walkman jaune) demande quatre mille dollars pour ses services, Richard Gere en propose deux mille, ils finissent par se mettre d'accord sur trois mille ; plus tard, quand ils sont déjà un peu amoureux et s'autorisent certaines confessions, il lui avoue qu'il aurait payé quatre mille et elle, qu'elle aurait accepté deux mille. Luka a-t-elle vu *Pretty Woman* ? Si je faisais une petite enquête parmi mes connaissances, je suis certain qu'absolument tout le monde déclarerait l'avoir vu, même d'un œil moqueur, et cependant je ne me risquerais pas à en dire autant de Luka. Ce film doit dater du début des années 1990, l'époque du walkman jaune waterproof, et l'époque où Luka

entamait sa carrière professionnelle et une succession interminable de tournois, d'aéroports, d'hôtels et d'entraînements. Mais ce n'est pas la seule raison, car à l'époque les hôtels possédaient déjà un système de programmes à la carte et elle aurait pu avoir accès aux films récents dans sa chambre, ou bien le voir lors de ces projections que proposaient les vols long-courriers. Il y a quelque chose de plus profond que le manque de temps : je soupçonne que Patricia Lukastic et *Pretty Woman*, bien que contemporains, sont deux produits de la société qui ont mené leur existence de manière parallèle et distante. Je me rappelle aussi qu'à cette époque, où nous découvrions qu'en réalité la résistance à l'eau du walkman jaune était toute relative, ma cousine Lupe et ses amies, à peine adolescentes, prirent d'assaut la garde-robe de ma mère lors d'une fête de Noël, se hissèrent sur des talons hauts et firent des essais de robes, colliers et chapeaux en chantant *"pretty woman walking down the street"*, et le plus formidable, c'est qu'elles nous laissaient regarder, mon frère et moi, à condition qu'on n'aille pas tout rapporter aux grands.

J'arrive à Castillos. Il faut que j'arrête de divaguer et que je me concentre sur le plan que ma femme a imprimé pour arriver à la propriété de Luka. Il me semble avoir lu quelque part que Castillos a le taux le plus élevé de suicides en Uruguay, dont le taux national est déjà assez important. En traversant la ville un vendredi à 18 heures, un jour de mai, je crois comprendre pourquoi. Bien qu'à vrai dire, il y ait peu de différences avec d'autres petites villes de province, argentines ou uruguayennes, et que si j'en trouve une, elle est au contraire positive,

car ici au moins, à une demi-heure de voiture, il y a la mer et les plages et ce stupide espoir que ces éléments éveillent, du moins chez moi. Je trouve la route 16 et la suis en direction du nord. Je laisse passer onze kilomètres sur le compteur de la voiture. Je cherche, à main gauche, un mur en pierres de la région et une pancarte bleu marine de Sotheby's Real Estate. La façon dont Luka avait prononcé ces mots m'avait frappé. Jusqu'alors, je n'avais rien remarqué de particulier dans son accent, conforme à celui d'une personne originaire de Santa Rosa, La Pampa, d'autant qu'elle s'exprimait sur un ton tellement éteint qu'on distinguait tout juste le sens des mots, mais quand elle avait prononcé Sotheby's Real Estate, sa voix s'était illuminée et avait modulé les mots dans un anglais parfait et naturel. Au bout de cinq cents mètres, j'aperçois le mur en pierres. Je ne saurais dire s'il s'agit de pierres de la région, mais c'est bien un mur en pierres. Pas de trace de Sotheby's, seulement un poteau où aurait pu être accrochée la pancarte. Je descends de voiture, m'étire les jambes et le corps tout entier, puis m'approche du poteau. D'un bois solide et coûteux, je peux imaginer la pancarte bleu marine là-dessus. Peut-être que le terrain a été vendu et qu'on l'a retirée pour éviter toute confusion. Normalement, l'entrée suivante est celle de la propriété de Luka. J'avance à pied et je trouve la barrière entrouverte. Il n'y a personne en vue, ni sonnette ni autre indice m'indiquant que je suis au bon endroit. Je ne vois pas non plus de maison, cent mètres plus loin le chemin dessine un virage, et la suite est cachée derrière la pente. Je reviens dans la voiture et tente de l'appeler, mais le portable ne capte plus. Je décide

de considérer la barrière entrouverte comme un discret signe de bienvenue et engage la voiture sur l'étroit chemin de terre.

En arrivant en haut de la pente, la vue s'ouvre sur la campagne et dévoile, y compris pour les yeux d'un citadin, une scène d'une immense beauté : des moutons, des collines verdoyantes, et au loin les montagnes et la lumière orangée du soleil couchant. La maison est incrustée dans une formation rocheuse et paraît au premier coup d'œil bien plus grande que je ne m'y attendais. Je parcours sept cents mètres avant d'y arriver et de garer la voiture près d'un 4×4 Mitsubishi bordeaux. Couvert de traces de boue et de rayures, mais un modèle récent. Je coupe le moteur et tout redevient silencieux. Avant même d'effleurer la poignée de la portière, j'entends des jappements et une seconde après les pattes d'un chien s'abattent contre la vitre du côté passager. La bestiole fait le tour et s'élance contre ma portière, et je me rends compte alors qu'il y a deux chiens, deux molosses à la gueule énorme, au poil marron tigré. Ils aboient comme des enragés, embuent la vitre de leur souffle et me dévoilent leurs énormes crocs blancs. Je serais incapable de leur attribuer une race, même si, sans savoir pourquoi, je suis certain qu'ils sont d'une race pure et identifiable.

Les minutes passent et Luka ne se montre pas. Les chiens, las de s'agiter, s'assoient l'un à côté de l'autre, comme des gargouilles, sur le chemin pavé qui mène à la porte d'entrée. Aucune chance que je puisse sortir. J'imagine tenter une feinte, je dois avoir le temps d'ouvrir et de fermer la portière avant que les chiens n'arrivent, mais je ne veux pas les exciter de nouveau. À un moment, j'ai bien

senti que la vitre aurait pu se briser sous le poids de leurs pattes. Je n'ai même pas le courage de la baisser. J'allume une cigarette, la fumée remplit l'habitacle tandis que j'attends Luka. À l'autre bout de la maison, sous un hangar, il y a une deuxième voiture. Impossible de savoir de quelle marque, elle est entièrement recouverte d'une bâche gris métallisé. Plus basse qu'un véhicule normal, ça pourrait être un modèle de sport, de ceux qui gagnent des prix dans les courses en Autriche ou en Allemagne. Il n'y a pas de terrain de tennis en vue. La géographie semble interdire la construction d'une surface si plane – en la matière, La Pampa serait un lieu plus adéquat –, bien que ce soit un obstacle facile à surmonter avec de l'argent. Si elle n'a pas de court de tennis, c'est qu'elle n'en veut pas. Voilà encore une chose que j'ai apprise ces jours-ci lors de mes recherches : beaucoup de joueurs professionnels ne veulent plus s'approcher d'une raquette après avoir mis fin à leur carrière, et ne veulent pas non plus que leurs éventuels enfants le fassent, comme si au fond, malgré la gloire et l'argent, ils gardaient une sorte de rancœur à l'égard de cet objet.

Je crois que j'avais le naïf espoir de faire quelques échanges avec Luka. Mon expérience tennistique est pauvre et lointaine : j'ai pris des cours sur ordre familial de huit à douze ans, et n'ai plus touché une raquette depuis au moins vingt ans. Mais je me sens quand même capable de taper dans une balle. Je repasse mentalement mes coups, le jeu de jambes, le revers à deux mains et le coup droit à une, et je me rends compte que j'en suis encore capable, je pourrais frapper dans une petite balle jaune à l'instant même, et je suis tellement content d'avoir

retrouvé mes coups que je vois à peine Luka quand elle traverse le chemin de terre et que les chiens recommencent à aboyer. Elle avance vers moi, avec ses hautes bottes en caoutchouc et une chemise à carreaux aux manches retroussées, rentrée dans son jean. Sous la chemise, elle porte un tee-shirt en coton blanc. Les chiens la suivent à quelques mètres, en silence. Je m'empresse de descendre de voiture. Sa coiffure n'a pas changé, court devant et long derrière. La façon la plus simple de la décrire serait de dire que c'est exactement la coiffure de Ricardo Gareca, surnommé Le Tigre, mais si j'envisage d'écrire un livre à prétentions commerciales, comme peuvent l'être les Mémoires de Luka, je crois qu'il faudra trouver un exemple plus universel, et aucun ne me vient à l'esprit, sauf peut-être le Bowie de l'époque Ziggy Stardust, ou bien une caricature de professeur d'expression corporelle. Elle n'est plus vraiment blonde, les cheveux blancs se mélangent aux châtain clair, aboutissant à une teinte proche du bronze. Elle a le visage buriné par le soleil et les yeux tellement enfoncés dans leurs orbites qu'il est difficile d'en distinguer la couleur. Elle est restée mince, on voit les os de ses hanches, mais elle est solide et dégage la force des gens habitués au travail physique. Elle me tend la main. Ses ongles, coupés court, sont noirs de crasse. Sa poignée de main est ferme et tranquille. La mienne, en revanche, est une démonstration de force pathétique.

— Merci d'être venu, dit Luka.

L'autre main, la gauche, celle qui tenait la raquette, est nettement plus puissante et suivie, comme c'est le cas chez beaucoup de joueurs de tennis, d'un avant-bras monstrueux et hypertrophié. Elle pourrait

me démolir avec cette main, me perforer la peau avec ces doigts, m'arracher la pomme d'Adam ou le cœur, comme le chef des méchants dans *Indiana Jones 2*. Elle sourit à peine et je remarque qu'il lui manque une molaire, la deuxième en bas à gauche. Tandis que je retourne à ma voiture pour récupérer mes affaires, je pense que Luka peut avoir vu un film d'aventures comme *Indiana Jones*, au moins le premier ou le troisième volet, les meilleurs. Elle devrait se rappeler la scène de la balle géante qui poursuit Harrison Ford dans un tunnel. J'imagine un beau cauchemar : Luka courant dans un tunnel, poursuivie par une gigantesque balle de tennis. Ça pourrait être la couverture du livre ; pas très subtil, certes, et je ne sais même pas si ça a le moindre rapport avec ce que Luka veut raconter, mais ça aiderait sûrement à vendre des exemplaires. Luka est en train d'attraper des bûches sur un tas de bois. Il y a une hache plantée dans un immense tronc, la lame à moitié enfoncée suit les veines du bois, le large manche forme un angle de quarante-cinq degrés avec le sol. Je lui demande si elle a besoin d'aide et elle fait non de la tête. À quatre-vingts mètres, sur une butte, une pierre d'un demi-mètre de haut émerge au milieu de l'herbe. Ça doit être une pierre tombale, elle en a la forme rectangulaire et les coins supérieurs légèrement arrondis, mais surtout en la voyant, cette pierre, le blanc du granit contre le vert intense du pré, j'ai l'estomac qui se serre et la certitude absolue qu'il y a un mort là-dessous.

Je suis Luka en direction de la maison, je l'observe de dos, la ligne des cheveux sur les épaules, la chemise à carreaux, le cul imperceptible dans son jean, les bottes en caoutchouc noires. Les chiens

s'écartent pour nous laisser passer, et alors me vient à l'esprit une phrase que j'utilise toujours pour me donner du courage quand je m'apprête à écrire, et que je tire d'un personnage pour lequel j'ai une immense tendresse : "Je suis Arturo Bandini, le brillant auteur de *The Little Dog Laughed*, je peux écrire sur le tennis, je peux écrire sur n'importe quoi, alors : en avant."

## 2

Elle est vieille, elle est grosse, elle est noire.

*She's old, she's fat, she's black*. En anglais, ça sonne mieux. La rime renforce la répétition.

*She's old, she's fat, she's black. She's old, she's fat, she's black*.

Le ramasseur lui envoie une balle. Elle ne voit pas son visage, c'est une tache bleue qui crache une balle jaune qui rebondit et atterrit sur le cordage de la raquette. Elle tient la balle dans le creux de la main droite comme si c'était un poussin. À un autre moment, elle aurait pris le temps de vérifier les lignes, de suivre la rayure blanche et caoutchouteuse, à l'affût d'une imperfection. Mais cette fois, elle la regarde à peine. Elle souffle sur le bout des doigts de sa main gauche et repousse une mèche de cheveux imaginaire derrière l'oreille. Elle fait rebondir deux fois la balle avant de frapper un service très extérieur et très long sur le coup droit de Garrison, qui se retrouve gênée pour préparer son geste et lâche un retour un peu court, en plein centre. Luka avance de quelques pas, se place en revers et choisit un angle surprenant pour frapper la balle. Garrison se précipite désespérément sur la ligne de fond, parvient à placer la raquette derrière la balle et tente un misérable lob

qui passe tout juste au-dessus du filet. Luka avance encore et attaque la balle avec une certaine décontraction, l'envoyant d'un côté du court alors que Garrison reste figée en grand écart, à bout de souffle, de l'autre côté. *She's old, she's fat, she's black. Idem* au point suivant, mais cette fois, malgré sa course, Garrison n'a même pas touché la balle. *She's old, she's fat, she's black*. Puis Luka enchaîne avec un contre-pied qui cloue sa rivale sur place. 40-0, trois balles de set. *She's old, she's fat, she's black.* Luka choisit à nouveau un service extérieur sur le revers, mais Garrison assure un retour décroisé et slicé, puis monte au filet. Sa balle longue et rasante aurait poussé n'importe quel joueur à un geste défensif, mais Luka est enragée et, sans freiner sa course, frappe un revers lifté qui traverse le court en diagonale, passe à vingt centimètres du bras tendu de Garrison et atterrit en plein angle. Sans cesser de courir, Luka rejoint sa chaise pour attendre le changement de côté. Garrison reste plantée au milieu du terrain, sourit un peu, dévoilant ses dents blanches. Le public soutient Garrison, et les applaudissements et cris d'encouragement ressemblent plus à une consolation, à une petite tape sur l'épaule d'une joueuse appréciée et s'approchant de la retraite, qu'à une incitation à se battre et à tenter de renverser la situation sur son prochain jeu de service.

Elle ne peut pas se rater. Même en le voulant, elle ne peut pas se rater. Luka se sent capable de tout, de viser le moindre recoin, dans un coup absurde et démesuré. N'importe quel angle, puissance ou effet est à sa portée. Il faut profiter de ces moments-là, qui sont si rares. On ne joue réellement bien au tennis que cinq ou six fois par an, pas plus, les autres jours

il faut apprendre à gagner en jouant mal. C'était une maxime que Richie Grieso, son ex-préparateur physique et actuel entraîneur, attribuait à Andre Agassi et qu'il répétait régulièrement pour qu'elle reste gravée dans son esprit et lui serve de bouée de sauvetage dans les moments difficiles. Mais ce jour est un jour tout-puissant. Lucide et précise, elle imagine son coup puis l'exécute sans qu'il y ait la moindre différence entre l'idée et sa concrétisation. Elle peut anticiper les balles mais aussi les réactions de sa rivale, elle peut imaginer les efforts de Garrison, la sueur coulant sur son visage, et le spectacle de ce vieux corps lourd et noir qui s'acharne, au bord de l'effondrement, la comble de joie. Elle pourrait transplanter un rein si quelqu'un lui indiquait où couper, et quelle quantité : enfoncer le bistouri huit millimètres dans la chair, sans toucher l'artère, la main sûre. Elle pourrait y arriver avec un médecin lui murmurant les instructions à l'oreille et une centaine de personnes l'observant. C'étaient peut-être cinq matchs par an pour Agassi, mais Luka jouait ainsi depuis deux semaines. Depuis l'Apia International de Sydney, le tournoi qui sert d'échauffement à l'Open d'Australie, où elle n'a cédé qu'un set face à la Française Sandrine Testud au premier tour, et a infligé de sévères défaites à deux joueuses du top ten, Jana Novotná et Conchita Martínez, en demi-finale et en finale. Son nom est réapparu dans les médias après deux ans et demi de blessures et de frustration. Elle a refait la une de la presse argentine. Luka : une promesse enfin concrétisée. On la donne déjà comme possible vainqueur de l'Open d'Australie. Un tournoi du Grand Chelem pour une Argentine, ça n'est jamais arrivé chez les femmes, et seul Vilas

y est parvenu chez les hommes. Et il ne s'agit pas seulement d'euphorie chauvine, les médias étrangers aussi soulignent ce qui s'est produit à Sydney. Chris Evert Lloyd, à la retraite et œuvrant comme commentatrice pour la télévision, a dit après la finale contre Conchita : "Je viens de voir du tennis à l'état pur. Si elle maintient ce niveau, cette fille va faire parler d'elle à Melbourne." Et Luka est à la hauteur des espérances : Elena Wagner, Manon Bollegraf, Kimiko Date et Brenda Schultz-McCarthy, toutes sorties de la même manière, avec des matchs qui ne durent pas plus d'une heure, et voilà Zina Garrison, en quart de finale, qui perd le premier set 6-1 et ne sait plus où poser les yeux tandis qu'elle attend le changement de côté.

Luka s'assoit et boit un liquide ambré dans une bouteille en plastique. Le thermomètre sur le Show Court One affiche trente et un degrés et continue à monter. Luka résiste à l'envie d'ouvrir grand le gosier et de laisser couler le liquide d'un coup. De petites gorgées, cinq, respirer profondément, puis cinq gorgées de plus. Les tribunes sont quasi pleines, environ cinq mille personnes profitent du changement de côté pour bouger, manger des cochonneries et se ventiler avec la revue en papier satiné du tournoi. À une autre époque de sa carrière, Luka aurait suivi l'une de ses routines de concentration : humidifier la serviette, la poser sur sa tête comme une capuche, restreindre le son et la vision, fixer un point sur la surface du terrain, réviser la stratégie. Maintenant, au contraire, elle a l'esprit totalement inactif, plongé dans un vide absolu et agréable qu'on ne peut atteindre qu'involontairement. Le bruit du public lui parvient comme un léger bourdonnement,

un nid d'abeilles, jaune et distant, de l'autre côté de la rivière. L'expression de Luka, que la caméra dévoile à des millions de téléspectateurs, est celle d'une malade mentale chez qui les calmants commencent à faire effet, mais quand l'arbitre annonce la reprise du jeu, son visage s'illumine, elle se redresse d'un bond et rejoint la ligne de fond de court sur la pointe des pieds. Elle est incapable de rester immobile. En attendant le service, elle sautille sur place, balançant son poids d'un pied sur l'autre, comme si le sol brûlait et en même temps lui chargeait le corps d'électricité. La douleur dans les lombaires demeure présente, bien sûr, mais n'est pas un problème à cet instant. Elle a toujours été là, plus ou moins forte, depuis ses dix-huit ans, quand elle a senti le premier pincement. C'est une douleur avec laquelle elle a appris à vivre. Elle fait tellement partie de son existence que, les rares fois où elle ne la ressent pas, cette absence crée un déséquilibre dans ses mouvements et dans son jeu. À cet instant, où le premier service de Garrison finit dans le filet, la douleur se fait sentir à sa juste mesure : elle est là, collée au corps, tenue sous contrôle par les calmants et l'adrénaline. Luka n'y pense pas. Elle ne pose pas la paume de ses mains en bas du dos. Elle attend le second service en faisant de petits sauts avec la certitude qu'elle va recevoir une balle courte et qu'elle va finir le point en un seul coup.

Le deuxième set commence exactement comme le premier s'est achevé : Luka cogne tous azimuts, prenant le jeu à son compte avec son coup droit et le terminant sur un revers, et Garrison cavale en défense d'un bout à l'autre du terrain, résistant sur une, deux ou trois balles, avant de céder le point.